

CD critique. VERDI : Ildar Abdrazakov / Orchestre Métropolitain de Montréal, Yannick NEZET-SEGUIN (1 cd DG Deutsche Grammophon)

CD critique. VERDI : Ildar Abdrazakov / Orchestre Métropolitain de Montréal, Yannick NEZET-SEGUIN (1 cd DG Deutsche Grammophon). Voilà le déjà 2^e cd réalisé par la basse vedette et le chef à qui tout semble réussir, pour Deutsche Grammophon.

ATTILA fait valoir l'élasticité sombre et noble du ruban mélodique dont est capable la basse **Ildar Abdrazakov** : le chanteur

colore, étire, sur le souffle, sans jamais écraser. Dans la prière langoureuse du roi Felipe II, monarque auquel est refusé le bonheur et l'amour : *Ella giamma m'amo!* (DON CARLOS), il faut un diseur capable de nuancer toutes les couleurs de l'amertume frustrée, mais là aussi, dignité de la personne, dans la noblesse et aussi une certaine tendresse, car cet air contrairement à ce qui précède dans l'opéra, concerne la dévoilement d'un sentiment (voire d'une tragédie) intime : osons dire que la basse malgré son souci du texte et du caractère de la pièce, écrase un peu, lissant le tout dans une couleur monochrome... Dans NABUCCO I (« Sperate, o figli » de Zaccaria), le soliste plafonne davantage dans un air qui



manque de ciselure, déçoit par son gris terne, rond certes mais dépourvu de relief caverneux, ce qui est d'autant plus dommage car le chœur et l'orchestre (basson) sont impeccables, riches en vitalité intérieure. Dans la cabalette, la voix pourtant intense, manque de brillant ; finit par être couverte par les choristes et les instrumentistes. Et si les vrais vedettes de ce récital verdien orchestralement passionnant, étaient **les instrumentistes montréalais et leur chef charismatique ?**

Ildar Abdrazakov est-il un verdien affûté ?...

Basse moyenne, un rien monochrome.

Par contre l'orchestre...

Verdi a soigné les barytons et basses. L'opéra *Boccanegra* offre des caractères inoubliables pour tout chanteur acteur : l'air *A te l'estremo de Fiesco* respire la lassitude de l'homme, tourmenté, dévoré (au sens strict comme symbolique). Là encore malgré la puissance (peut-être renforcé par le niveau du micro), le timbre tend à la monochromie, certes sa teinte grise et sombre éclairant le mal qui ronge le héros : « *A te l'estremo addio* » (plage 8 et 9), air d'adieu, de renoncement encore âpre et tendu, lugubre, surtout imploratif et introspectif, la basse russe perd dans l'étendu de la ligne, sa justesse, se détimbre, manque l'éclat de sidération et d'accent fantastique, en cela soutenu, dialogué avec le chœur, halluciné ; regrettable manque de couleurs, de nuances, d'autant que l'orchestre lui offre une palette de références souvent saisissante, sous la baguette abbadesque du québécois **Yannick Nézet Séguin**. Le second air de *Zaccaria* de

Nabucco dévoile les limites d'une voix qui tend à rester dans son medium, engorgée, lissant tout le texte, au vibrato de plus en plus omniprésent. Même lassitude et vibrato gras pour son Procida (i Vespri Siciliani). Partition lumineuse et fantastique, Luisa Miller scintille ici par le jeu de l'orchestre, millimétré, nuancé. Hélas, le Walter de Abdrazakov reste d'un terne vibré qui finit par lasser tant il aplatit tout le texte.

Domage. La direction de Yannick Nézet-Séguin est, elle, inspirée, hallucinée, détaillée... d'une conviction nuancée égale à son récent Mozart en direction de Baden Baden ([Die Zauberföte / La Flûte enchantée : clic de classiquenews de l'été 2019](#)). Abdrazakov n'est pas Nicolai Ghiaurov : verdien autrement mieux colorés et diseurs, même avec sa voix ample et caverneuse.

CD critique. VERDI : Ildar Abdrazakov / Orchestre Métropolitain de Montréal, Yannick NEZET-SEGUIN (1 cd DG Deutsche Grammophon) – Parution en France : le 15 août 2019.